

La vérité du regard que je ne connais pas

***L'art et la formule* de Jean-Yves Pouilloux**

Paris, Gallimard, collection *L'Infini*, 2016

Le nouveau livre de Jean-Yves Pouilloux se présente sous la forme de neuf textes d'études. Ceux-ci sont précédés d'un préambule et d'un texte d'amorce intitulé « L'art et la formule », et suivis d'un hommage et d'une rêverie. Neuf textes d'étude. Comme le chiffre neuf marque la fin d'un cycle et le début d'un nouveau. Neuf textes où l'on retrouve pour quatre d'entre eux quelques uns des auteurs de prédilection de Jean-Yves Pouilloux : Marcel Proust, Raymond Queneau, Michel de Montaigne, Jean Paulhan. Quatre autres proposent des études de Pierre Michon, Nicolas Bouvier, P.-A. Jourdan et Alexandre Hollan. Reste la première étude, dont le titre s'inspire de celui d'un petit livre de Giacometti, qui pourrait être considérée comme une présentation ou une interrogation non pas de l'ensemble mais de ce qui en constitue le centre névralgique, ou optique, ou plus justement réтино-langagier, le langage et le regard (ou la vision) étant ici convoqués comme ce par quoi l'écrivain fait l'expérience du réel, ou, pour le formuler autrement, vision et écriture sont les seuls indices valides qui permettent d'appréhender et de rendre compte d'une expérience capitale, faite parfois malgré soi, celle du réel. Des indices. Et non des moyens. Le mot est important. En effet, des moyens aideraient à donner une restitution à l'identique du réel. Des indices sont des éléments d'accroche, à quoi s'en remettre pour espérer atteindre cet « impossible » lacanien qu'est le réel. La quête occupe l'ensemble des œuvres évoquées, un réel en mouvement ainsi que sont mouvantes la matière et l'écriture.

Le titre, *L'art et la formule*, ouvre le propos tout en l'élargissant et l'on pense alors notamment au chapitre sur Alexandre Hollan et la peinture. Jean-Yves Pouilloux semble dissocier les deux mots selon une distribution presque incompatible ou les interroger dans ce qu'ils peuvent produire d'échos, ou bien encore les désolidariser car : « D'une certaine façon, toute écriture (au sens grave) se heurte à une incapacité, peut-être une impossibilité, et passe par une « crise du langage » (du rapport au langage, du rapport du langage et du monde). »¹. L'art serait en quête de la formule – la formule langagière pour exprimer l'art ou ce que me

¹ Jean-Yves Pouilloux, *L'art et la formule*, Paris : Éditions Gallimard, 2016, p. 77.

fait l'art lorsque je lis ou j'observe –, qui peinerait à restituer quoi que ce soit par inaptitude constitutive. Pour reprendre une expression récurrente de Jean-Yves Pouilloux, il s'agirait dans son livre de « rejoindre la vérité inaperçue qui a tressailli en moi », non pas « d'élaborer un double esthétique de la beauté extérieure »². Il semble ici que le couple volontaire/involontaire soit à l'œuvre et qu'une dépossession de soi permette d'entrer dans un mouvement vibratoire, dans le battement du monde, dans un corps à corps avec une invisible énergie qui pourtant m'anime. « L'art et la formule » serait proche de « l'art sans la formule », le restrictif « sans » indiquant la quête, l'attente et l'espérance. La question qui se pose alors est la suivante : comment, dans l'écriture, entrer en résonance ou dans ce mouvement constant, imperceptible et vibratoire pour atteindre à une certaine vérité du monde ?

Dans le chapitre sur Alexandre Hollan, Jean-Yves Pouilloux évoque le travail du peintre et avance l'idée d'un mouvement double, ou de « deux formes de travail » pour atteindre à la vision : « l'une active, virile en quelque sorte [...] l'autre, plus réceptive ». Peut-être peut-on alors voir l'art comme le lieu de « résonance » tel que le définit le plasticien Lee Ufan, pour qui les parties agies et non agies interagissent et créent « des rapports dynamiques d'interpénétration et de répulsion »³.

Il y aurait ainsi des réseaux divergents voire antagonistes qui seraient à l'œuvre dans la relation du corps au monde et du monde au corps [...] « au heurt » entre deux positions inverses, se tiendrait quelque chose qu'on pourrait appeler « vision ».⁴

Mais le terme est ambigu, et pour se saisir de cette « vision », il faudrait s'en remettre à des « rythmes » qui permettraient d'entrer dans ce mouvement vibratoire. Ce « battement corporel », qui étreint alors celui qui écrit, reste toutefois « tendu entre la supposée permanence du monde et l'incroyable rapidité de la main, toujours en retard malgré sa vitesse, son impulsion et parfois sa rage, pour saisir l'évanescence éclat de ce qui apparut une seconde et disparut aussitôt »⁵. Comme le note alors Jean-Yves Pouilloux, dans le chapitre « Je ne sais ce que je vois qu'en écrivant », la seule solution pour espérer saisir cette part de réel, dont la quête est l'obsession commune, est la suivante : il s'agit de se faire vibratoire comme le

² *Ibid.*, p. 12.

³ Lee Ufan, *Un art de la rencontre*, Arles, Actes Sud, 2000, p. 19.

⁴ Jean-Yves Pouilloux, *L'art et la formule*, *op. cit.*, p. 149.

⁵ *Ibid.*, p. 155.

monde l'est, et « pour retrouver la vérité de notre perception, de revenir [...] jusqu'à cette marque inaperçue qu'une première ouverture a inscrite en nous »⁶.

C'est ainsi que le chapitre dédié à Marcel Proust revient sur l'épisode qui clôt *La Fugitive* pour montrer que le texte concentre un nombre d'éléments en apparence disparates mais qui sont « liés entre eux par une nécessité inaperçue »⁷. Venise en vient, par assimilation, à ressembler à Combray : « les deux lieux sont analogues quoique entièrement différents, peut-être faudrait-il dire : analogues justement parce que différents. »⁸ Dès lors qu'il s'agit de Jean Paulhan, dans le chapitre suivant, Jean-Yves Pouilloux formule l'hypothèse suivante : « pour rejoindre le réel, il s'agirait d'attendre, dans l'écriture, le moment de renversement en quoi s'équivalent les contraires, coïncident les opposés »⁹. Ce « renversement » correspondrait à ce qu'il nomme « effondrement du langage »¹⁰ au cours duquel l'écrivain fait l'expérience d'une dépossession. À l'expérience du réel correspondrait celle de l'écriture, toutes deux cherchant le visible dans l'invisible et inversement.

Fiction et ironie cohabitent dans l'œuvre de Queneau, « se mêlent et s'imbriquent l'un[e] dans l'autre, de manière semble-t-il systématique ». C'est que l'auteur des *Fleurs bleues* est confronté, à son tour, à un paradoxe : il est écartelé « entre le souci de coïncider avec un réel fuyant, par nature équivoque, et la volonté d'éclairement réfléchi »¹¹. Chez Nicolas Bouvier, un écartèlement d'un autre type existe : « nous coïncidons très rarement avec nous-mêmes ». La « présence de la pure jubilation du regard », c'est l'état qu'il souhaite cependant retrouver. Et, contrairement aux autres écrivains abordés ici, Nicolas Bouvier pense que dans l'écriture, « dans le travail d'expression », « le langage ne sépare pas du réel, mais au contraire le rend présent »¹². Il n'y aurait donc que ce fameux *présent* qui poserait problème en ce qu'il est instable. N'est-ce pas ce que Jean-Yves Pouilloux interroge dans l'avant-dernier chapitre « Le temps présent », dédié à Christine Van Rogger-Andreucci, constatant que « le présent ponctuel », dans son expérience, « est une notion abstraite qui échappe à [sa] perception réelle du temps »¹³ ; aussi le considère-t-il alors entièrement comme une fiction. Mais remettant en question le temps, ou l'espace-temps dans lequel nous vivons, ce chapitre enrichit la question du réel en éprouvant celui-ci à la lumière de la conscience humaine. Vacillement du réel, comme vacillement du « je », ce pronom qui n'indique que

⁶ *Ibid.*, p. 37.

⁷ *Ibid.*, p. 48.

⁸ *Ibid.*, p. 50.

⁹ *Ibid.*, p. 60.

¹⁰ *Ibid.*, p. 77.

¹¹ *Ibid.*, p. 90-91.

¹² *Ibid.*, p. 131-133.

¹³ *Ibid.*, p. 179.

pour un temps l'appropriation de la parole, c'est encore « l'inaperçu » qui fait retour sous la plume de Jean-Yves Pouilloux, l'inaperçu du monde présent, vivant et portant l'homme, et particulièrement l'écrivain, dans des contrées inespérées. Entre « un rapport nu au monde » et « une nécessité langagière », comme l'écrit P.-A. Jourdan pour le poème, en tout, il s'agit d'épanouir l'énergie des contraires. C'est le même questionnement que nous lisons chez Montaigne : « Il y aurait ainsi en nous deux dispositions, celle du langage, ordonné et clair, qui quadrille le réel avec harmonie, et celle de l'expérience sensible, confuse et obscure, pleines d'incertitudes et d'illusions. »

On le voit, ce que nous annonçons comme le centre névralgique du livre de Jean-Yves Pouilloux s'avère une forme d'obstination du langage. Tout se joue dans une triangulation réel-vision-langage. Et l'auteur de conclure, dans les dernières pages sous forme de rêverie, que son cheminement est finalement « la vérité de mon regard que je ne connais pas ».

Régis Lefort, juillet 2016.